

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

| | | |
|--|---|--|
| <p>52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN PARIS Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DEPARTEMENTS ET ALGERIE Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.</p> | <p>ABONNEMENTS ET VENTE AUX BUREAUX DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL 13, quai Voltaire, Paris</p> | <p>52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS PARIS Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75. DEPARTEMENTS ET ALGERIE Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.</p> |
|--|---|--|



1-2. ROBE DE PETITE SOIRÉE OU DE DINER. (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

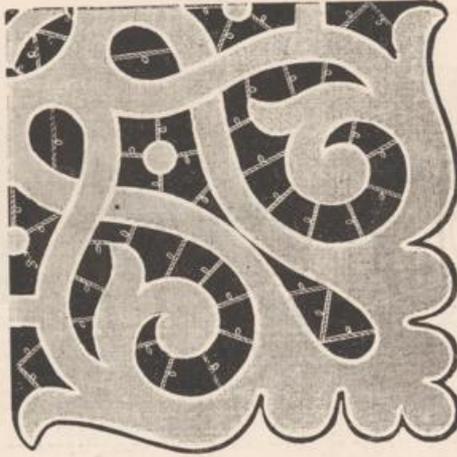
GRAVURES : Robe de petite soirée ou de dîner (devant et dos). — Quart de carré en broderie Renaissance. — Dentelle en application sur filet, encognure et milieu. — Broderie en lacet et cordonnet. — Deux camisoles. — Col à tuyaux. — Col à fraise. — Deux fichus habillés. — Six toilettes d'enfants et de jeunes filles de quatre à dix-sept ans. — Toilette de casino. — Toilette d'intérieur. — Rébus.

MUSIQUE : *A la Saint Jean passée*, parole de M. X... musique de M^{lle} A. Fabre.

SUPPLÉMENT : Plancha coloriée de chapeaux d'été.

EXPLICATION DES GRAVURES

1.2. Robe de petite soirée d'été, ou de dîner, en mousseline claire avec entre-deux en fausse malines. Le devant du jupon est orné de trois volants, garnis d'imitation de malines et séparés par une grosse ruche de mousseline bordée de dentelle. Par derrière, il n'y a qu'un grand volant garni de même et à tête, surmonté de trois grosses ruches semblables à celles qui sont devant. La tunique forme deux grands pans carrés par devant, encadrés de bouillonnés de mousseline et d'entre-deux de fausse malines; les manches sont également bouillonnées en long avec entre-deux. La tunique forme

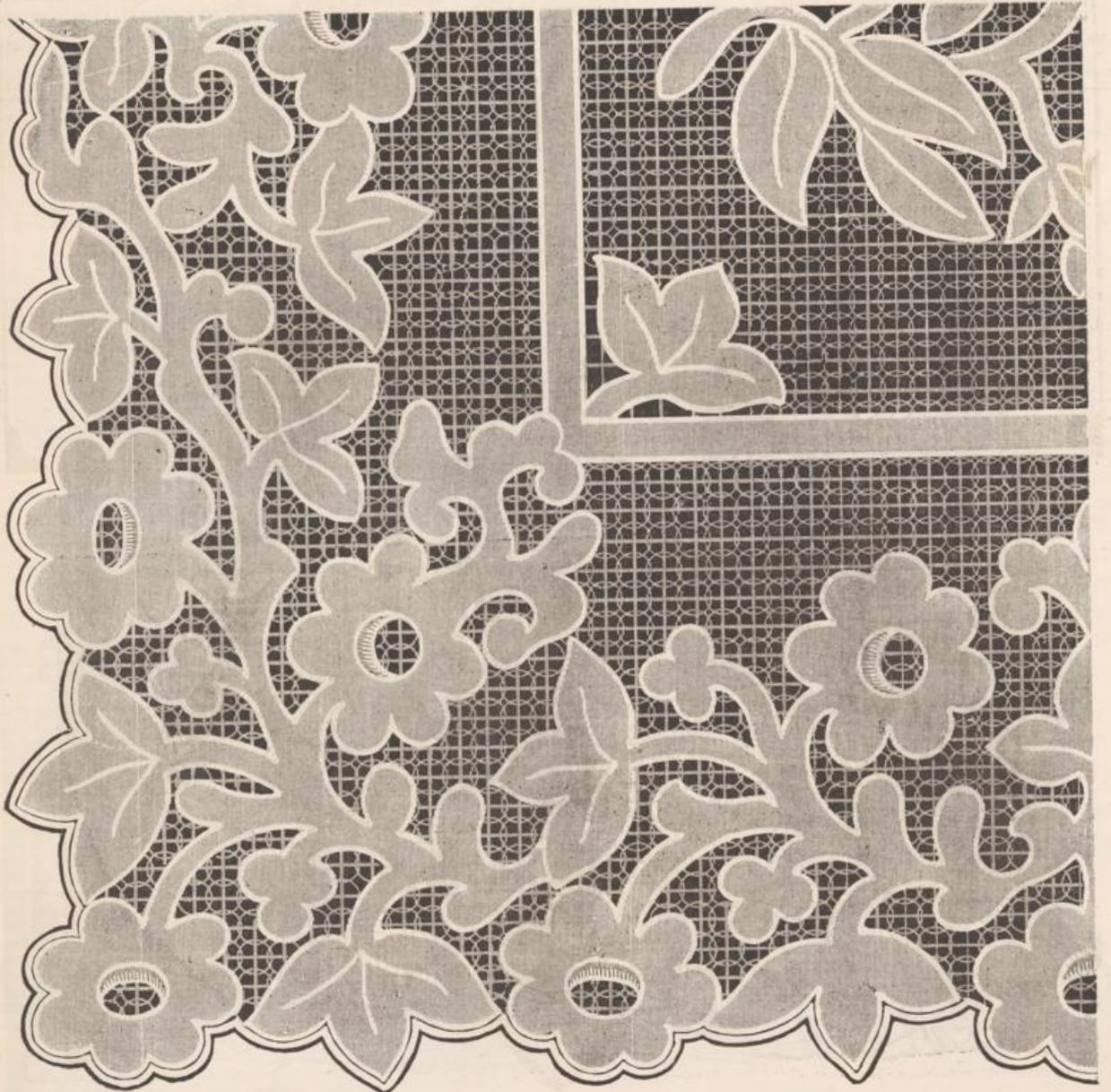


3. QUART DE CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE.

basque ronde par derrière, et la basque est aussi composée de bouillonnés et d'entre-deux. Les deux pans carrés de la tunique sont rejetés en arrière par deux écharpes roses, dont l'une, la plus basse, traverse simplement la jupe en fermant le pouf, et dont l'autre se noue plus haut par un large nœud; pardessus de taffetas rose décolleté, nœud rose à grands pans placés dans la fraise par derrière; nœuds posés en échelle par devant.

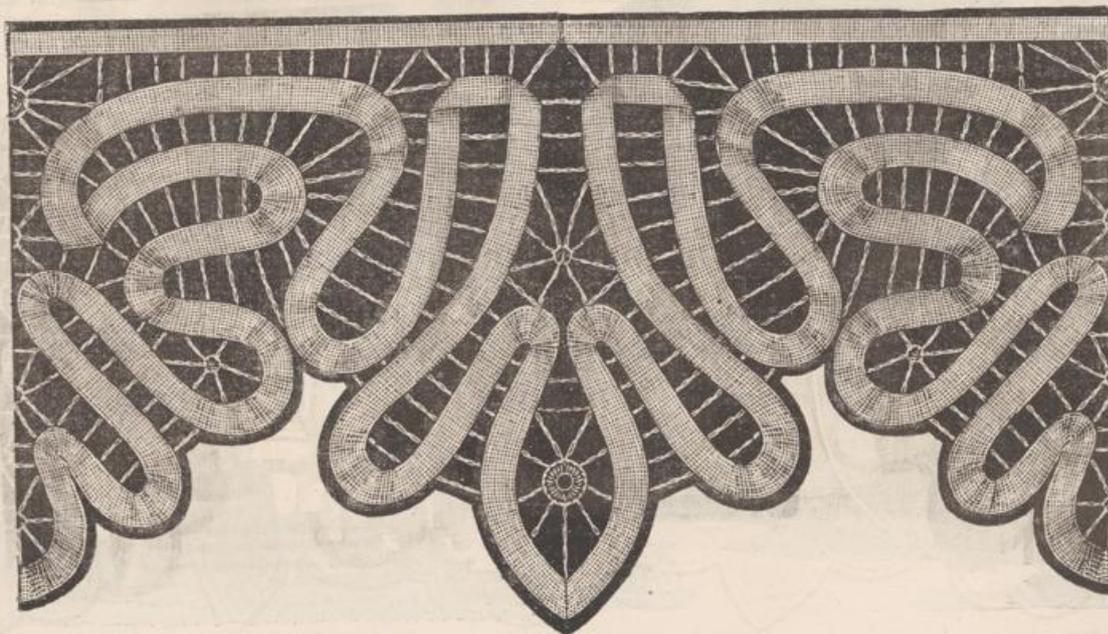
3. Quart de carré en broderie Renaissance. — Nous avons si souvent donné l'explication de ce genre de broderie qu'il me semble superflu d'y revenir ici. Notre dessin représente, en grandeur naturelle, le quart d'un carré; il faut donc répéter quatre fois le dessin pour obtenir un carré complet.

4-5. Voile de fauteuil en application sur filet brodé au point d'esprit. — Modèle de M^{me} de Milly, boulevard des Batignolles, 31. — Je vous engage à vous procurer pour ce travail le filet au mètre, vous en trouverez dans toutes les maisons spéciales de travaux à l'aiguille. On commence par exécuter le point d'esprit qui forme, pour ainsi dire, le fond du voile, sans s'occuper si ces points seront ou non recouverts par l'applique. Vous passez ensuite à l'applique; vous retracez pour cela notre dessin sur nansouk ou sur batiste; puis vous bâtissez cette étoffe sur le tulle, lequel est posé lui-même sur une toile cirée; vous festonnez ou cordonnez tous les contours en prenant ensemble nansouk et tulle; ensuite vous découpez la première étoffe autour des points

4. ENCOIGNURE ET BORDURE EN APPLICATION SUR FILET BRODÉ, POUR VOILE DE FAUTEUIL. — MODÈLE DE M^{me} DE MILLY.



5. MOTIF DE MILIEU EN APPLICATION SUR FILET BRODÉ, POUR VOILE DE FACTEUR.



6. DENTELLE EN LACET ET CORDONNET.

cordonnés, sans toucher, bien entendu, au filet et sans en couper un seul réseau. Si ce malheur arrivait, il faudrait que le travail passé par les mains d'une raccommodeuse de dentelle. La bordure n° 4 peut servir de dentelle pour rideaux, portières, etc.; le milieu du voile est reproduit par notre dessin n° 5. On peut l'éloigner de la bordure pour donner plus de largeur à l'ouvrage, et, si on exécute un grand rideau ou un dessus de lit, le bouquet pourrait, en se répliant, servir de semé.

6. Dentelle en lacet et cordonnet. — Tracez sur papier pelure tous les contours et les méandres du lacet; puis cousez celui-ci sur de la toile crée, bâtissez ensuite votre lacet, en suivant bien le dessin; puis, au lieu de festonner les barrettes, comme dans la guipure Renaissance, vous lancez vos fils, et les coordonnez simplement en revenant sur eux mêmes, travail peu long, très-facile, comme je le dis au début; nous vous donnons trois modèles de hauteurs différentes, dont vous seulerez pourrez déterminer l'emploi à votre volonté et suivant vos besoins.

7. Camisole en nansouk — Le devant est plissé jusqu'à moitié de sa largeur. Ce plastron est formé de bouillonnés de nansouk et d'entre-deux en valenciennes. Une jolie valenciennes forme fraise autour de l'échancrure, un peu prolongée en cœur, et jabot le long du devant. Manches avec deux bouillonnés coupés d'entre-deux en valenciennes au bas.

8. Autre camisole en porcelaine fine toute plissée par devant, avec col rabattu, forme paysan, garni d'une jolie bande brodée. Manches à manchettes droites garnies de la même bande.



7. CAMISOLE EN NANSOUK.

8. CAMISOLE EN PERCALE.

9. Col à tuyaux derrière et à coins cassés, orné de deux rangs de jours et d'une petite bande brodée; manches assorties.

10. Col à fraise, ouvert en cœur avec manches assorties.

11. Fichu habillé en belle maline, avec torsade de ruban bleu, séparant la dentelle légèrement froncée, qui retombe sur le corsage et la ruche en fraise qui garnit l'encolure.

12. Autre fichu moins habillé en valenciennes, avec

d'un revers qui se prolonge jusque sur la basque-habit, laquelle elle-même retombe sur des pointes qui forment quilles sur les côtés. La jupe, unie dans le milieu, est simplement relevée en pouf par derrière, — pouf peu accentué cependant, — et qu'encadrent un peu les deux grandes pointes à volant, décrites plus haut; la manche coudée est un peu fendue jusqu'à la naissance du coude, où un nœud marron semble la fermer.

15. Costume de fillette de six ans. — Robe de mohair gris de lin, dont le tablier est zébré de biais de taffetas gris, alternés de biais de taffetas rose; la partie de derrière

biais et tord de taffetas roses; manches ouvertes composées de valenciennes avec nœud et biais de soie rose formant jarretière.

13. Toilette de petite fille de sept ans. — Robe de jaconas ou de toile batiste aux mille raies blanches et bleues. La jupe, arrondie, est ornée d'un volant pris dans le biais de l'étoffe, monté à tête et en fronces; corsage plat à basques rondes plissées en éventail; le grand col est disposé en fichu, c'est-à-dire que les rayures convergent vers le milieu de la couture, disposées en pointes bien accentuées; il est enrichi d'une petite bande brodée qui se retrouve au collier.

14. Toilette de jeune fille de quinze ans. — Robe de chaly ou mohair, couleur écarlate ou mais. La jupe, arrondie, un peu courbée et laissant voir la naissance de la cheville, est ornée sur le tablier de deux volants espacés, relâchés de biais de taffetas marron, et semblant se terminer par deux nœuds marron. Le corsage-tunique est d'un seul morceau avec la jupe; il s'ouvre devant sur un gilet marron, et est orné



13. FILLETTE DE 7 ANS. 14. JEUNE FILLE DE 16 ANS. 15. FILLETTE DE 6 ANS. 16. JEUNE FILLE DE 17 ANS. 17. FILLETTE DE 4 ANS 18. FILLETTE DE 9 ANS.



1874

A. Charley

Maison et Successeur, imp. à Paris

G. Goussier

N°128

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

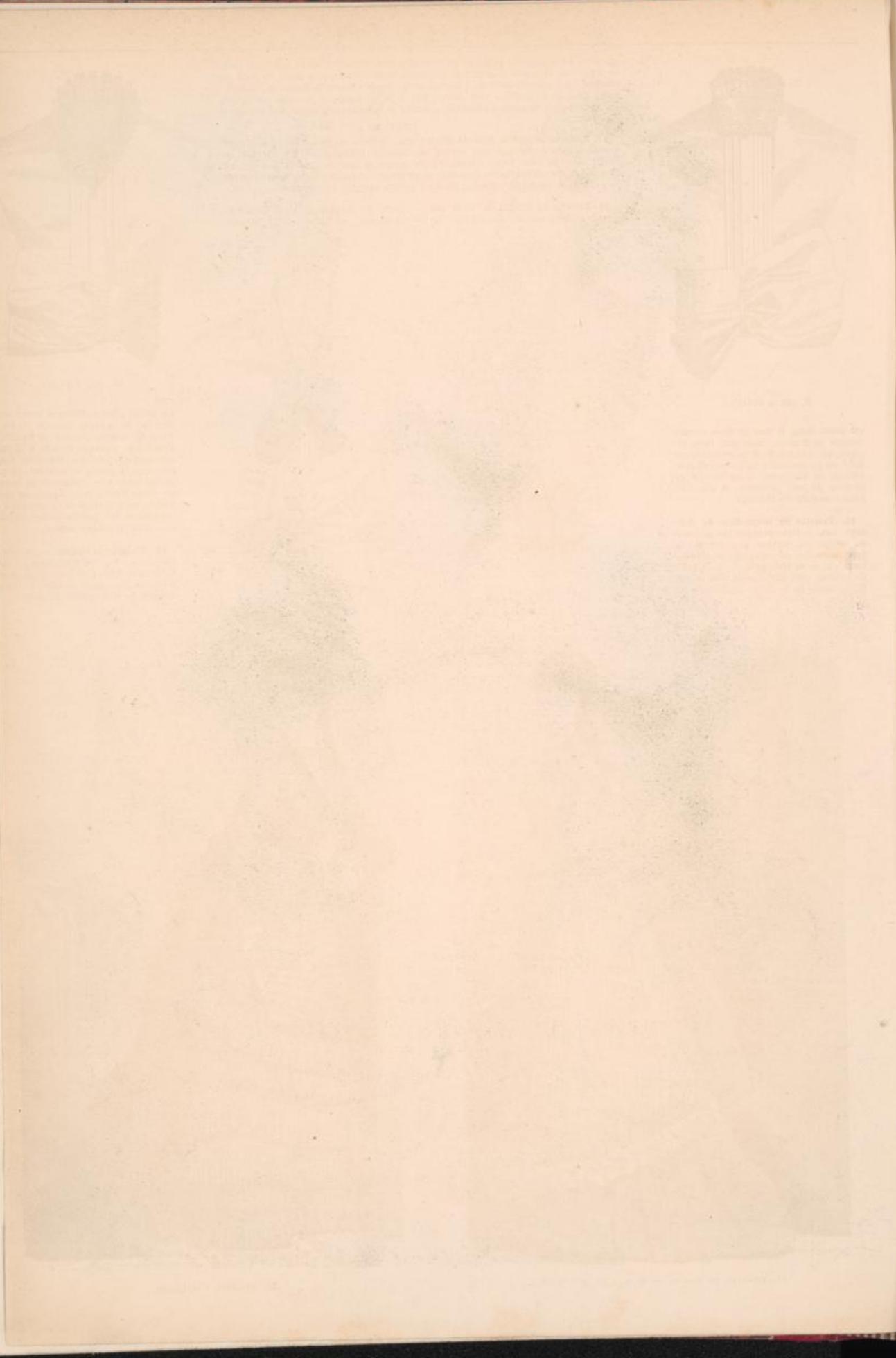
13. Quai Voltaire. à Paris

Chapeaux de M. Fontaine. à Louis le Grand. 16.

le
u-
le
e,
r-
os
e;
re,
le
es

de
be
nt
ax
a-

ed
il
nd
nd
le
ed
p
-
e
p
e
li
u
v
n
e
f
u
h
le
v
q
le
li
p
a
at
vi
be
m



THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS

guipure. Le corsage se prolonge en polonaise, dont le tablier, arrondi devant, vient se draper sur la partie de derrière, qui, après avoir été un peu gonflée en pouf, se termine en forme de seconde jupe écourtée. Jupe montée à tuyau, le tout entouré du biais de taffetas vert faisant tête à la broderie. Le corsage est ouvert un peu en cœur et garni d'une fraise coquette en taffetas vert, avec ruche de tulle à l'intérieur.

17. Toilette de petite fille de quatre ans. — Robe de piqué blanc, à la jupe arrondie, recouverte par une espèce de tunique tailladée, ouverte devant, en coutil bleu ou gris. Cette tunique, étoile devant, à basques étagées derrière, est illustrée de brandebourgs en galons de coton blanc, lesquels forment barrettes sur le devant, et semblent rattacher les deux parties ouvertes du corsage.

18. Toilette de fillette de neuf ans. — Robe de foulard couleur havane et écru, ou bleu marine et bleu ciel. La jupe, arrondie, est plissée sur le devant.



9. COL A TUYAUX.

est ornée dans le bas de trois volants montés en fronces, mais sans tête, excepté au dernier. Petit paletot droit en faille ou en cachemire noir, orné de rouleaux en turquoise et agrémenté de boutons de jais; jarretière et nœud en faille rose dans les cheveux.

16. Toilette de jeune fille de dix-sept ans. — Robe presque ras de terre en mohair ou sultane gris souris; la jupe, arrondie, est unie; elle est simplement garnie en redingote de deux biais de taffetas vert isly, faisant tête à une petite bande de broderie anglaise ou de



11. FICHU HABILÉ.



12. FICHU.



10. COL A FRAISE.

La partie plissée retourne assez sur le derrière de la jupe, laquelle est recouverte de volants fronces en foulard le plus foncé. Casaque ajustée à la taille, aux basques pointues, relevées, écourtées dans le milieu et formant un gros pli qui laisse voir l'envers de la basque; un nœud foncé, avec agrafe de nacre, semble relever le pli et le maintenir; le col abbe et les parements des manches sont aussi en couleur foncée.

19. Toilette de casino. — Modèle de M^{me} Elise, 61, rue Richelieu. — Robe de foulard surah d'un beau blanc argent à longue jupe unie montée en tuyaux d'orgue pour la partie de derrière, la-



19. TOILETTE DE CASINO. — MODÈLE DE M^{me} ELISE.



20. TOILETTE D'INTÉRIEUR.

quelle semble se prolonger en un volant monté à plis plats garnissant le devant de la jupe; ce volant encadre et fait suite au tablier de la robe qui est en foulard rayé bleu et blanc. Il est froncé et coulissé sur les côtés. Les bouillons formant quilles cessent d'être coulissés; ils sont encadrés de deux volants montés en fronces et pris dans le biais de l'étoffe.

Une ruche choréée en foulard rayé traverse le volant du bas et coupe la tête qu'elle sépare du bas.

Le corsage, à pointes devant, basques postillon derrière, est en foulard uni; le revers, jabot et poignets des manches, en foulard rayé.

20. Toilette d'intérieur. — Sous-jupe de taffetas pensée, faisant transparent à une robe de dessus en grenadine pensée aux rayures sarrasines.

Cette robe est garnie en rond de trois volants montés à plis, retenus à moitié de leur hauteur par une piqûre régulière; pour les deux volants du bas et agrémentés d'un bouillonné en tête du dernier volant.

La tunique est plissée dans toute son ampleur à plis contrariés, alternés par un coulissé de place en place; elle est relevée sur les manches et retombe sur la traine en plis étirés et superposés. Le corsage est croisé sur la poitrine, ouvert en cœur, à basques pointues devant, et derrière orné tout simplement d'un plissé retenu en tête par des biais bisérés de faille.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

1. *Chapeau en étoffe de soie noire souple et brillante, à fond mou et à passe plissée.* Une torsade en foulard surah paille entoure la forme et se noue par derrière. Une touffe de roses relient trois jolies plumes noires qui remontent et garnissent le chapeau en hauteur. Biais de faille rose en dessous de la passe, accompagné d'un léger plissé en crêpe lisse.

2. *Chapeau de paille de riz à fond mou, en faille bleu ciel.* Sur ce fond reposent trois plumes bleues dont les têtes viennent caresser la torsade qui entoure la passe. Par derrière, trois roses rosées, malheureusement imperçues dans notre gravure, complètent l'ensemble de ce chapeau, qui est d'une élégance hors ligne. En dessous, double ruche en faille et en tulle illusion.

3. *Chapeau de paille d'Italie garni de faille paille et de plumes longues et belles, de couleur paille également.* Le chapeau, à grands bords, se relève par devant sous une agrafe de faille, et est orné sous la passe d'un bouillonné en faille couleur paille.

4. *Chapeau de paille d'Italie à grands bords qui s'abaissent devant, derrière et sur les côtés.* Une bride de ruban de faille couleur paille semble attacher le chapeau sous le chignon. Une touffe de bleus est posée sur le dessus de la calotte, en compagnie de trois roses jaunes et se prolonge en une traine qui vient tourner sur les cheveux.

5. *Chapeau rond en paille noire, avec torsade en faille noire.* Deux grandes plumes blanches, qui retombent par derrière, sont fixées par une touffe de roses du Bengale avec feuillage.

Ces chapeaux sont les nouvelles créations de M^{me} Fontana, 16, rue Louis-le-Grand, et étaient portées par de jeunes et charmantes femmes à la grande fête de charité des Champs-Élysées.

COURRIER DE LA MODE

J'invoque en commençant ce courrier le dieu de la mémoire, afin de pouvoir retracer à mes lectrices quelques-unes des merveilles qui ont frappé mes yeux à la grande fête de charité qui vient d'avoir lieu aux Champs-Élysées. Mais avant de m'occuper des détails, je veux d'abord faire part à nos abonnés de mes observations générales sur la tendance de la mode actuellement. Le pouf, c'est-à-dire la seconde jupe relevée par derrière par mille moyens plus ou moins ingénieux semble à son déclin, si j'en juge d'après la toilette portée à cette fête par les femmes que leur renom d'élégance font des arbitres en semblable matière. Le tablier, garni de ruches, de plissés, de dentelles, d'effilés, persiste et orne beaucoup de robes par devant, mais le pouf est remplacé par un large pli ayant 20 à 25 centimètres, qui est triple, quadruple, et qui retombe droit jusqu'à terre par derrière. J'ai vu une bien jolie robe en gaze de soie rayée blanche et noire ainsi faite: toute la jupe, exactement collante et taillée en cloche, est recouverte depuis le bas jusqu'en haut de petits volants plissés retombant les uns sur les autres. Ces volants s'arrêtent par derrière et laissent la place à ce large pli quadruple dont je parlais qui s'étale vers le bas en éventail. Cette mode est gracieuse, originale et commode, en ce sens que la robe n'est pas affreusement claiffonnée par derrière quand on s'assoit. Se figure-t-on ce que deviendraient ces petits volants plissés, si légers, si jolis, à condition qu'ils soient bien réguliers, si on s'asseyait dessus? J'ai vu encore ce même pli à une robe de faille violette. Le tablier était en foulard surah à carreaux écossais, mauve, violet et blanc, et garni d'un effilé à glands. Le corsage, en faille violette, était coupé par deux bretelles en foulard prises dans le biais de l'étoffe et formées par des biais drapés. Ces bretelles croisent devant, se prolongent

derrière et retombent en éventail sur le large pli. J'ai vu encore... — comment dire tout ce que j'ai vu? — des plissés en toute étoffe, en toute couleur, des plissés, toujours des plissés; des tuniques écruées, toutes brodées, légères et diaphanes, garnies de fines dentelles blanches, sur des jupes de faille bleues, mauve, marron, noires; des toilettes blanches, en foulard de l'Inde, en mousseline unie, à rales, en barège blanc, ce qui, entre parenthèse, est d'un très-joli effet. Ainsi, par exemple, j'ai remarqué une jeune fille blonde, très-mignonne, mince et gracieuse, qui portait une robe en barège blanc. Une première jupe avait dans le bas l'éternel plissé, haut de 20 centimètres environ, et fixé deux fois, ainsi que je l'ai déjà indiqué; au-dessus trois autres plissés très-bas. Sur cette jupe, une tunique toute unie et très-longue voilait presque toute la robe; elle était simplement relevée de côté sous des nœuds vert foncé. Un ruban vert foncé était passé dans l'ourlet de la tunique, cet ourlet avait environ de 5 à 6 centimètres.

L'originalité du costume consistait dans la façon dont cette tunique était montée par derrière; elle était froncée sur une hauteur de 16 centimètres par huit fronces; le pouf est formé par une autre fronce double, dans laquelle passe un ruban vert; le corsage, moult, est entièrement froncé, c'est-à-dire composé de bouillonnés en long formés par des fronces allant en éventail vers la taille; la doublure de soie blanche du corsage est légèrement décolletée en carré; autour du cou, une simple ruche de tulle illusion. Les manches sont bouillonnées jusqu'au coude et se terminent par un sabot de barège dans le volant duquel passe un ruban vert. Ceinture ronde nouant devant par une boucle en nacre. Chapeau tout rond assez semblable au chapeau nicois, tel d'ailleurs, comme forme, que celui que représente notre gravure de l'avant-dernier numéro, sous ce titre: « chapeau de jeune fille. » Seulement, au lieu d'être noir, avec des coquelicots, celui-ci est en paille de riz, doublé de vert, avec touffe et traine de marguerites et rubans verts retombant par derrière des deux côtés de la calotte.

Mes lectrices doivent remarquer que je n'abuse pas des noms pompeux, et que je n'appuie mes dires et mon opinion en fait de mode d'aucun exemple pris dans le grand monde parisien. J'ai pour cela divers motifs: d'abord, je ne sais s'il est bien agréable aux femmes d'être ainsi citées à tout propos, ou tout au moins je doute que cela plaise fort à leur mari, et puis n'est-ce pas au moins inutile? Une jolie chose est toujours une jolie chose, peu importe qu'elle ait été portée par telle ou telle personne; ensuite, j'ai toujours peur d'être accusée de vouloir, ainsi que certaine pers. nne me l'a écrit, jeter de la poudre aux yeux. Que serait-ce donc si, suivant l'usage presque général établi dans les courriers de mode, je me servais de certaines phrases retentissantes, telles que: La comtesse de C..., ou la marquise de P... porta-ent au dernier bal de la princesse de M... une toilette de satin blanc qui rehaussait la grâce et la beauté de cette charmante femme, etc., etc. Comme je n'ai rien de semblable sur la conscience, ce reproche m'a laissé fort insensible. J'aurais beau jeu portant cette fois! Comment résister au désir de citer la toilette entièrement blanche portée par la duchesse de M..., qui faisait si gracieusement les honneurs du buffet et qui était si entourée. Rien de charmant comme son chapeau de paille de riz d'une entière blancheur, avec ornements de faille blanche et trois plumes posées sur le fond, comme le représente le chapeau de notre gravure, qui est en paille de riz, avec plumes bleues. Un voile blanc, aussi à pois écheillés, était posé d'une façon originale, qui semble être adoptée par bon nombre de femmes élégantes.

On taille un voile de tulle ayant 1 mètre 50 centimètres de long et 40 centimètres de large. On le pose sur le visage en ayant soin de le partager en deux longueurs égales, puis on le fixe en croisant les deux bouts et en ramenant tous les plis par une longue épingle à tête d'or ou une boucle express; puis on ramène les pans de chaque côté du visage, et on les noue négligemment sous le menton; on comprend aisément que ces voiles ne soient possibles qu'en tulle de soie très-léger, car cet arrangement serait beaucoup trop chaud en été, si on se servait d'un tulle plus épais.

Je citerai encore la toilette mauve de M^{me} R..., la robe tout unie de la princesse de L..., etc., etc.; mais non, je suis une femme de principes, et crois avoir mieux à faire que de suivre les sentiers battus. Je m'arrête donc dans ma citation pour dire un dernier mot sur l'ensemble et l'aspect que présente la femme bien habillée en ce moment. Commençons par la tête. La coiffure est moins élevée, le chapeau, un peu moins perché, se pose en arrière; les cheveux sont par derrière rassemblés par un nœud et retombent assez bas, les uns en boucles, les autres en nattes repliées sur elles-mêmes. Le front continue à se garnir de ces mèches folâtres que beaucoup d'hommes coupent à dessein pour se procurer la joie de mieux ressembler à des femmes de mauvais ton... Remarquez que je ne blâme pas, cet usage est passé dans les mœurs de la femme comme il faut, je peins ce que je vois, rien de plus. Les corsages de robe dessinent étroitement la taille, si étroitement même qu'on craint toujours de voir les étoffes légères craquer de toutes parts. Les coutures d'épaules sont si courtes que la manche empiète largement sur le dos. Enfin, la jupe est

taillée en fourreau par le haut, brida fortement les hanches, et, les dessinant, tombe presque droit par devant. Mais elle se rattrape par derrière, où se réfugie toute l'ampleur de la jupe. Voilà la description très-exacte de la femme élégante telle que je l'ai observée l'autre jour, soit qu'elle fût vêtue de soie, de mousseline ou de dentelle, de bleu, de blanc ou de rose. L'étoffe, la couleur, différaient, la silhouette était la même.

MARIE DE SAVERNY.

Nous commencerons samedi prochain la publication du roman inédit de M^{me} Allin que nous avons annoncé dans notre dernier numéro et qui a pour titre: *Linda*. Nous avons préféré retarder d'une semaine cette publication afin de pouvoir donner une assez grande place au premier chapitre de cette œuvre d'un intérêt puissant.

LA CHARITÉ A PARIS

Ceux qui prétendent que Paris est le réceptacle de tous les vices et de toutes les familles, le refuge des malfaiteurs de tous les pays, le séjour préféré du crime, ceux-là n'ont pas tort, j'en conviens; mais il serait juste d'ajouter, en manière de correctif: c'est aussi le centre de la lumière, le berceau de la gloire, et surtout le foyer de la charité. Cette vertu, la première entre toutes, celle qu'a tant prêchée Notre-Seigneur, et qu'il a donnée comme base de sa religion divine, n'est exercée nulle part avec autant d'élan, de dévouement, et j'ajouterais d'intelligence qu'à Paris.

En effet, que se passe-t-il quand survient un sinistre, un événement, et quel spectacle offre aux yeux de l'observateur cette population si insouciant, si folle en apparence, si gangrenée même, prétendant certains prod'hommes? Aussitôt quelques âmes généreuses, prenant l'initiative, invitent, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, tels que la publicité d'un journal en faveur, l'influence que donne dans le monde par-ien certaines situations de fortune ou officielles, invitent, dis-je, leurs concitoyens à venir apporter leur offrande. Immédiatement les listes de souscriptions se ouvrent, les théâtres ouvrent toutes grandes leurs portes pour des représentations à bénéfices, auxquelles nos meilleurs artistes prêtent leur concours avec une bonne grâce qui a sa source dans le cœur. Les ventes de charité s'organisent, et c'est merveille de voir les femmes du monde se transformer en marchandes et déployer des qualités de *commerçantes* expérimentées. Mais la charité parisienne ne se rencontre pas seulement lorsque la pitié publique est surexcitée par un événement récent; elle s'exerce aussi avec persévérance au moyen d'œuvres admirables organisées par les soins de femmes de cœur et d'esprit, qui s'ingénient sans cesse à trouver de nouveaux moyens pour remplir la caisse, qui se vide si vite, par leurs soins, dans les mains de ceux qui souffrent.

L'œuvre de la Société de charité maternelle a donc inauguré de profiter des belles journées chaudes que nous traversons pour convier la population élégante de Paris à une fête qu'elle a donnée jeudi dernier au concert des Champs-Élysées. Cet appel a été entendu, et un magnifique succès est venu récompenser de leurs efforts les dames patronnesses. Il est vrai que rien n'était plus charmant que le coup d'œil offert par cette salle de verdure dont un ciel radieux formait le plafond, et dans laquelle se pressait une foule parée, animée et toute joyeuse de faire le bien d'une façon si charmante. Tout autour de l'allée circulaire qui entoure le kiosque du milieu s'élevaient des boutiques agrestes tenues par de gentilles marchandes qui offraient leurs marchandises avec une grâce irrésistible; aussi comme elles profitaient de l'effet produit par leur joli visage, leur fraîche toilette et leur aimable sourire pour exploiter l'acheteur! Malheur au célibataire avare et gâlant qui venait débiter ses petits compliments emoussés! Il lui en coûtait cher; immédiatement on passait un bouton de rose à sa boutonnière et on lui tendait une main mignonne dans laquelle il aurait voulu déposer molas de 20 fr.

Il y avait aussi une marchande de cigares et de pipes, et quelle marchande! La plus gracieuse et la plus charmante qu'il s'ait au monde. Sa boutique était assiégée par tous les fumeurs qui aspiraient à la gloire d'échanger leur louis contre un londrés délicieux à fumer. Songez donc! le cigare de la charité accompagné d'un petit remerciement de la plus aimable des femmes! Plus loin, c'étaient les tourmiquets, les tirs aux macarons, une boutique fort bien achalandée où on débitait de la bière fraîche à 5 francs le bock, et vers laquelle les consommateurs étaient attirés par les appellations spirituelles et joyeuses de deux garçons de café, qui secondaient la cabaretière; tous trois du même panier, c'est-à-dire choisis dans le monde le plus élégant. Enfin, il y avait le buffet élevé sur une estrade et couvert, présidé par la duchesse de Mouchy, délicieusement jolie dans sa toilette toute blanche.

Une foule compacte entourait ce buffet, fort bien appro-

visionné, ma foi, et autour duquel se pressaient de jolis bébés attirés par les gâteaux dorés et les pyramides de fraises éclatantes. Les jeunes messieurs, comme dirait un romancier anglais, papillonnaient autour de ces dames et déclaraient supérieur le champagne versé par leurs mains.

Bref, c'était un mouvement, une animation, un chatouillement d'étoffes brillantes ou soyeuses, un kaléidoscope de couleurs suaves et fraîches, un gai papotage, un bruissement de paroles que traversaient par moments les fusées d'un rire joyeux, et, enfin, un ensemble de choses jolies et charmantes tout à fait inénarrables.

Tous les journaux ont parlé de la verve intarissable de M. le comte de Turenne, de M. le comte Delamarre, MM. Robert de Fitz-James et Gaston Blomet, juchés sur l'estrade de la tombola, offrant les palettes de bois où étaient marqués les numéros au plus gros enchérisseur.

En vérité, à les entendre, on eût pu croire qu'ils avaient de longue date exercé le métier de bateleur, et plus d'un parmi ces braves industriels forains eût fait, en les écoutant, provision de mots à succès pour la prochaine fête de Saint-Cloud. Et comme ils faisaient valoir leur marchandise, c'est-à-dire les lots offerts par les dames patronnesses ! Il est vrai que la plupart étaient charmants. Conclusion et résultat, 40,000 francs de recettes. N'avions-nous pas raison de dire, en commençant, que Paris était non-seulement la ville charitable par excellence, mais encore que nulle part on ne savait exercer plus intelligemment la charité ? Voilà une fête qui non-seulement a soulagé bien des infortunés, mais qui a donné une impulsion au commerce par le luxe de toilettes qu'on y a déployé, et qui a procuré à ceux qui y ont pris part, un plaisir élégant, original, dont le souvenir restera longtemps en eux.

MARIE DE SAVERNY.

LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

(Suite)

XVII

DANS LA PRAIRIE

Séraphita avait commencé à faire battre son cœur, mais les séductions de l'ange bleu n'avaient pas la puissance du feu qui maintenant brûlait dans sa poitrine.

Tout ce qui émanait de cette jeune fille avait un attrait irrésistible. Cet éclat de jeunesse, l'admirable proportion de ses formes, la coupe de ce visage d'un ovale si pur, la grâce de sa démarche, de son maintien, le timbre argentin de sa voix, le sourire fin de ses lèvres purpurines comme celles d'un enfant, cette chevelure brune et luxuriante, — tous ces mérites n'étaient que secondaires quand elle portait sur vous ses grands yeux d'un azur profond.

Dans ce pur cristal de l'âme, on lisait la droiture de l'esprit, l'excellence du cœur, la saine pudeur de la jeune fille, la sérénité : — un monde de félicités et de vertus.

En sa présence, le jeune étranger se sentait devenir meilleur ; son cœur et son âme se dégageaient des liens terrestres, — son être spirituel s'ennoblissait.

Le vieillard, cloué sur son fauteuil par la goutte, ne pouvait les accompagner, mais il invita sa fille à monter à leur hôte le jardin attenant à la maison.

Le verger était l'œuvre de la mère Jécécée. Mais les parterres et leurs fleurs innombrables devaient l'existence à Johanna.

Comme son compagnon de promenade admirait l'entretien de ces massifs, M^{lle} Vilmar lui parla avec un babil enfantin de l'emploi de son temps, qui lui paraissait toujours trop court.

Elle avait à veiller au soin de son père, aux affaires de ménage, au gouvernement de la république populouse de ses volatiles, à la tenue du jardin, à l'administration honoraire, mais active, d'une fondation de M^{me} Milborn, une maison d'éducation de pauvres orphelins de paysans, à vingt autres objets.

Ses rares heures de loisir appartenaient à son piano et à sa bibliothèque. Ce qu'elle était de dire, c'est que celle-ci renfermait un choix des meilleurs livres français, allemands, anglais et italiens, car elle n'était étrangère à aucune de ces langues.

Dans le cours de cette conversation, et sans soupçonner quel intérêt ce détail avait pour son compagnon de promenade, elle en revint plusieurs fois à prononcer le nom de M^{me} Milborn et des jours heureux qu'elle avait passés dans la maison de cette excellente et digne femme.

Stéphen, émerveillé de cette coïncidence, reconnut alors la septième étoile du fauseux cycle !

— Voilà celle à laquelle a pensé ma bonne grand-mère ! se dit Stéphen, presque à haute voix, en découvrant que M^{lle} Vilmar avait appartenu aux favorites de M^{me} Milborn.

A mesure qu'il entendait parler et qu'il voyait agir cette

gale et simple enfant, il était de plus en plus convaincu que ce devait bien être elle, et pas une autre.

Il exprima l'intention de retourner à la ville le soir même, mais le père et la fille insistèrent si amicalement pour le retenir, qu'il se laissa faire, non sans un secret plaisir.

Il était encore chez eux le lendemain, et le surlendemain, et le quatrième et le cinquième jour, et plus il restait dans ce sanctuaire de l'intimité, plus les relations devenaient cordiales ; plus ce bouton printanier s'épanouissait en fleur, plus l'humeur de la jeune fille se montrait enjouée et franche, plus régnait en elle un entrain inaccoutumé.

Johanna avait dit vrai : dans cette maison bénie, les jours s'envolaient rapidement. La matinée se passait au jardin entre elle et l'hôte de son père. Stéphen consacrait ensuite, en compagnie du vieillard, plusieurs heures en conférence avec les architectes appelés de la ville pour étudier les reconstructions à exécuter à Herfeld, reviser les plans, conclure les marchés.

Le soir, c'étaient les heures de fête. Tout le monde nait musicien en Allemagne : Johanna chantait accompagnée par Stéphen. D'autres fois, on arrosait les fleurs, et l'espérance ne se privait pas du plaisir d'envoyer quelques gouttelettes à son apprenti jardinier.

Le plus souvent, ils se rendaient à Herfeld, en traversant les prairies baignées par la Mies, et imprégnées de délicieux parfums.

A Herfeld, ils distribuaient les provisions que le cheval et la voiture de M. Vilmar avaient apportées par la grande route.

Les pauvres incendiés sortaient alors des huttes de terre qu'ils s'étaient bâties, et venaient se serrer autour de la sœur de charité, chacun exprimant à sa manière sa reconnaissance en lui souhaitant toutes les béatitudes. Consolés par ses bonnes paroles, calmés par ses secours, ils regagnaient moins malheureux leur précaire abri.

En rentrant, Johanna marchait au bras de Stéphen, dans une disposition d'esprit si heureuse, qu'elle confirmait dans tout son être ce généreux et antique adage : « Mieux vaut donner que recevoir. »

Cependant, le séjour de Stéphen ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il avait prévenu ses hôtes que sa présence devenait indispensable à Pilsen, et le soir du dernier jour, il alla encore à Herfeld avec Johanna.

Il fut nécessairement question de son départ, un départ éternel peut-être, car il ne cachait pas qu'il devait prochainement regagner Vienne.

C'était donc leur dernière promenade !

Nous savons que la fatuité n'est pas le vice de Stéphen. Cependant, il lui semblait que sa compagnie était ce soir-là moins enjouée, plus concentrée en elle-même ; et son cœur ressentit de ce petit accès de tristesse une joie ineffable.

— Mon père et moi, dit-elle, nous nous étions flattés que votre visite se prolongerait de quelques jours. Mon père ne se lie pas facilement, mais quand une fois il a donné son amitié et son estime, c'est pour ne plus les reprendre. Il s'était déjà acoutumé à votre compagnie ; — ce matin même il me laissait comprendre que votre départ lui causerait un vide douloureux.

— Ce que vous me dites, mademoiselle, répondit Stéphen, me ravit et me désole. Moi non plus, croyez-le, je ne me lie pas aisément, et je tiens plus que personne à mes amis. Mais les circonstances commandent, elles sont impérieuses. Je cède à leur ordre, seulement je ne pars pas pour toujours, pas pour longtemps. Je reviendrai, et cette fois je prolongerai ma visite de telle façon que vous serez obligés de me renvoyer.

Elle ne partagea pas le sourire dont il accompagna ces mots et secoua la tête :

— Vos promesses sont obligantes, dit-elle, mais qui sait s'il tiendra à vous de les remplir ?

— Et qui m'en empêcherait, quand tout m'y porte ?

— Vos occupations, ces occupations qui vous rappellent si impérieusement. Et puis, la vie bruyante, le tourbillon de la capitale vous feront vite oublier la tranquillité et la monotonie de nos campagnes de Bohême... L'oubli est le plus proche voisin de l'éloignement.

En disant cela, elle se détournait vivement, et du bout de ses doigts roses, elle effaça à la dérobée les perles qui tremblaient au bord de ses longs cils.

Son compagnon, maltraitant son émotion et son attendrissement, répondit que s'il était question d'oubli, c'était un malheur bien plus à craindre pour lui que pour son cher Brücker.

— Au premier moment, ajouta-t-il, cet excellent ami sera à Bissenzen. Grâce à l'opinion favorable que vous avez déjà de lui, à la réputation dont il jouit universellement, — et qui dépasse peut-être son mérite, — avec la position que lui procure son héritage, si quelqu'un doit redouter l'oubli, ce n'est pas lui, vous le voyez ; mais le voyageur obscur, dont Bissenzen et tous ses habitants ne se souviennent probablement guère quand il sera loin.

— Tous ! répéta-t-elle avec un doux accent de reproche. Elle se tut un instant et secoua négativement sa tête expressive, légèrement inclinée.

— Les habitants de la campagne, poursuivit-elle bientôt, presque bas et d'un air de susceptibilité froissée, ne sont pas aussi changeants que ceux des grandes villes.

— De grâce, interrompit Stéphen, ne les confondez pas non plus tous dans ce jugement sévère.

— Je ne sais, reprit-elle, baissant insensiblement la voix, au point qu'il dut deviner les derniers mots, qui tremblaient entre ses lèvres, — je ne sais, mais ici, ceux que nous avons aimés une fois, nous les aimons... toujours...

La tendre enfant eut beau faire, les larmes virent la suffoquer et lui couper la parole.

Mais Stéphen aussi n'était plus maître de lui ; ses sentiments débordaient. Dans l'ivresse de se voir si sincèrement aimé, il saisit cette minute du premier aveu, et laissa à son tour s'exhaler sa passion.

(La suite au prochain numéro.) OCTAVE FÉRÉ.

La romance que nous publions aujourd'hui est une œuvre absolument inédite de M^{me} Anna Fabre, qui, sur de charmantes paroles d'un auteur trop modeste, puisqu'il n'a pas voulu qu'on publiât son nom, a composé une mélodie pleine de grâce et de fraîcheur. M^{me} Fabre, dont le talent musical est hautement loué par nos plus grands artistes, est l'auteur de la méthode d'enseignement musical qu'elle développera elle-même dans le journal d'éducation, qui est en préparation en ce moment, et que va faire paraître prochainement l'administration du *Monde illustré* et de la *Revue de la Mode*.

M. DE S.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nombre de préparations donnent de l'éclat à l'épiderme au détriment de la santé. Aux tentes factices du visage succèdent bientôt des tons bistrés, une peau échauffée, tendillée.

Il existe cependant un produit essentiellement hygiénique, capable de maintenir la santé et la beauté du derme, c'est la *crème Simon*. Cette crème onctueuse donne à la peau une souplesse, une élasticité, privilège ordinaire de la jeunesse. Elle rend au teint ses tons roses, sa fraîcheur printanière. Plus de rides, plus de feux, de boutons, de goryères, de taches de rousseur ; guérison instantanée des piqûres d'insectes.

La *poudre Figaro*, poudre de riz de la même maison, préparée sans bismuth, communique au visage une blancheur éclatante. (A Paris, chez M. Guin, 23, rue Beautreillis, et à la *Tour de Nesles*, 3, boulevard des Italiens. A Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83.)

Tout en possédant les qualités les plus hygiéniques, les corsets de la maison de PLUMET donnent à la taille beaucoup de grâce, de souplesse et d'élégance.

Le *corset-cage*, le *corset Élise* et le *corset sultane* sont trois formes distinctes qui s'adaptent aux conformations les plus diverses. Le *corset-cage* à jours, extrêmement léger, se porte en toutes saisons, mais il est surtout inappréciable par les chaleurs ; il convient aux jeunes filles et jeunes femmes délicates, en ce que c'est à peine s'il manifeste sa présence autrement que par l'élégance qu'il donne à la taille ; les malades et les femmes qui voyagent souvent ne sauraient porter corset plus agréable.

Le *corset Élise* et le *corset sultane*, quelque différents de formes, vont à ravir, moulent le buste de la femme dans la perfection et donnent une grande aisance à tous les mouvements. Quoique maintenu, la taille n'est pas comprimée avec ces corsets perfectionnés, et le jeu de la respiration ne saurait en souffrir.

Les corsets de la maison de Plumet (rue Vivienne 33) se font en poulx de soie, satin, moire ou fin coutil souvent ornements de dentelle et de peluche ; ils sont d'une coquetterie charmante et conviennent aux femmes du monde, qui tiennent à être habillées aussi bien en dessous qu'en dessus. Ils ont, en outre, l'avantage d'être beaucoup moins coûteux que les autres.

Avant de se mettre en voyage, il faut faire une visite à la maison *Pinaud et Meyer*, 30, boulevard des Italiens, où se trouvent le *lait d'Hôte*, qui enlève les taches de rousseur et préserve du hâle ; cette eau de beauté est souveraine pour tout ce qui se rattache à la peau ; le *savon au suc de laitue* et le *savon crème-neige* sont exquis tous deux ; l'eau de toilette aux fleurs d'Italie, et l'eau de toilette aux violettes de Parme ; la pommade aux violettes, et l'extrait de violettes de Parme : ce sont de vrais bouquets en pleine éclosion.

La *crème-neige* et la *poudre de riz à la violette*, ou à la maréchale.

Pour les ablutions journalières, l'eau de toilette ambrée est parfaite pour l'entretien de la peau.

La maison *Ed. Pinaud* est de toutes la première de Paris. Ses produits sont tous brevetés et médaillés, et particulièrement ses savons de toilette jouissent d'une réputation universelle.

M. Meyer vient d'être décoré du *Medjidié*, et la maison est fournisseur breveté de S. H. le *Sultan*.

